

LES DERNIERS JOURS DE L'ORDRE DE MALTE

ET LE GRAND BAILLI DE LA TOUR-DU-PIN ¹

Armand-François, marquis de la Tour-du-Pin-Montauban et de Soyans, baron de Lachaux, était né en 1750. En 1788, il était chevalier de Saint-Louis, maréchal de camp, gouverneur de Moulémar. Il avait épousé, en 1771, M^{lle} de Tencin, qu'il perdit jeune, et nous le verrons se remarier, en 1791, avec Marie-Ernestine, comtesse de Mercy.

On le regardait comme un des types accomplis de cette noblesse du XVIII^e siècle, fort calomniée aujourd'hui, mais qui avait conservé les sentiments chevaleresques, en y joignant les ardeurs de l'esprit et les grâces de la politesse.

D'un caractère vif et enjoué, de manières affables, loyal et délicat, il avait mérité l'estime et l'affection de tous. Il possédait une grande fortune, dans un pays que sa famille n'avait jamais voulu quitter, où elle s'était alliée aux principales maisons, et il se trouvait ainsi désigné à l'attention de ses concitoyens quand eurent lieu les mouvements préliminaires de la Révolution dans le Dauphiné.

Il nous donne, dans ses Mémoires, les plus curieux renseignements sur cette première agitation, qui commença vers la fin de décembre 1786, lorsque arriva la nouvelle de la convocation des

1. Bien que le bailli de la Tour-du-Pin soit le principal personnage de ce récit, nous ne séparerons pas de lui son frère, le marquis de la Tour-du-Pin-Montauban. Il prit part, lui aussi, aux dernières luttes de l'Ordre. Le rôle qu'il joua pendant l'émigration fut, d'ailleurs, considérable, fort en rapport avec son intelligence originale et pénétrante, avec son caractère chevaleresque. Ce rôle lui donne une situation historique qui portera le lecteur à nous pardonner la grande place que nous lui donnons dans ces préliminaires de notre étude. Il a laissé des Mémoires, encore inédits, où il montre un esprit sagace, une grande hardiesse de jugement et une franchise très saisissante d'appréciation. C'est à eux que nous empruntons les principaux éléments de notre travail.



LES PEUPLES SONT POUR NOUS DES FRÈRES

(Gravure italienne de 1793)

Notables. Il y juge les enthousiastes soit de la noblesse, soit du tiers, les Virieu, comme les Barnave, les Mounier, les Berriat-Saint-Prix et les Perier, avec une vivacité de trait des plus caractéristiques. Il résume ainsi l'état de cette France que les utopistes allaient bouleverser, en recevant, du reste, pour récompense de leurs efforts, la mort ou la prison :

« La France paraissait jouir d'une grande tranquillité, d'un grand bonheur ; la justice civile et criminelle était rendue avec intégrité et avec exactitude ; l'agriculture et le commerce florissaient ; les impositions étaient peu à charge et payées régulièrement ; les pauvres et les malades étaient secourus dans de bons hôpitaux ; les enfants de la noblesse peu riche étaient élevés dans de bons collèges ; les chemins, les canaux étaient bien entretenus ; la marine rétablie, et les troupes en bon état, seulement mécontentes, parce que Louis XVI ne les voyait jamais, et passait pour ne pas les aimer ; il y avait de bonnes places de guerre et d'immenses magasins remplis de toute espèce d'armes et de munitions¹. »

Il avait été nommé député de la Noblesse aux États du Dauphiné qui s'assemblèrent à Romans, en décembre 1788. Il y lutta de son mieux contre les théories révolutionnaires qui s'y firent jour.

Il protesta, à la tête d'un grand nombre de gentilshommes et de membres du clergé, contre la forme et la légalité des nominations qu'on venait de faire pour les États généraux.

Il fut choisi, en compagnie de MM. de Monteynard, de Beaumont-d'Autichamp, de Marcieu, de Murat-Montferrand, de Montchenu, de Melat, de Vaux et de Flotte, pour porter cette protestation à Versailles.

Ils y vinrent, en effet, porter leurs réclamations et leurs mémoires dans les trois chambres des États généraux, aux princes du sang ; le duc d'Orléans, quoique gouverneur du Dauphiné, refusa de leur donner audience. Il les lurent aussi et les remirent au Roi qui, du moins, parut les écouter attentivement. Seulement, comme, dans ces mémoires, il était dit que, du moment où les institutions fondamentales de la monarchie étaient violées, et où les innovations étaient à la merci des caprices du plus grand nombre, tout pourrait être mis en délibération, tout, même l'hérédité du trône, Louis XVI

1. Mémoires manuscrits du marquis de la Tour-du-Pin, terminés en 1804. (Archives de la famille.)

leur répondit : « Vous avez raison, sans doute, sur plusieurs points ; « mais qui prouve trop, Messieurs, ne prouve rien ¹. »

Il est inutile d'ajouter que la juste protestation des députés dauphinois n'eut aucun résultat.

Les qualités délicates, pas plus que le caractère chevaleresque du marquis, n'étaient faites pour plaire aux révolutionnaires. Sa conduite intelligente et résolue les inquiétait.

Il fut arrêté à Chatonnay ², ainsi que sa tante, Mme de Monteynard, abbesse de Saint-Pierre de Lyon, et plusieurs personnes de leur famille. Une populace furieuse les conduisit à Champier, puis à la Côte-Saint-André, où l'un des parents du marquis, M. de Meffray ³, conseiller de l'Hôtel de ville de Grenoble, envoya, à cette municipalité, l'ordre formel de les mettre tous en liberté, et même de les protéger, sous peine d'un châtiment exemplaire. Les habitants de la Côte-Saint-André étaient de braves gens, qu'avaient intimidés et soulevés des émissaires venus de Lyon ou de Paris. Ils s'empressèrent d'obéir aux ordres de M. de Meffray, d'autant plus volontiers que les gens les plus exaltés, qui recevaient le mot d'ordre des scélérats, s'étaient déjà disséminés pour aller piller et brûler les châteaux voisins, notamment celui d'Ornacieu.

Au sortir du bourg de Rives, le marquis rencontra deux de ses amis, MM. Allemand du Lauron et Champel, avocats distingués de Grenoble, qui venaient au-devant de lui. Ils lui dirent qu'en apprenant sa prochaine arrivée par M. de Meffray, ils étaient accourus pour l'en détourner : c'était contre sa personne que l'insurrection était dirigée ; les révolutionnaires avaient répandu sur lui les bruits les plus absurdes ; la populace, qui y croyait, le massacrerait infailliblement dès son arrivée. L'ordre en avait été envoyé de Paris, par un certain Chabron, fort influent parmi les révolutionnaires dauphinois ; déjà, des bandes nombreuses, le croyant à la Combe ou à Soyans, étaient parties pour l'y chercher. Il ne lui restait qu'à quitter le pays, parce que, dans toute la province, sa tête était mise à prix.

M. de Montauban revint à Rives avec ses deux amis. Il se décida

1. Mém. manuscrits du marquis de la Tour-du-Pin.

2. A quatre lieues de Vienne. Ce château, appartenant à M. de Moydieu, fut pillé, mais non brûlé.

3. François-Joseph de Meffray de Césarges, ancien officier de dragons, conseiller au Parlement de Grenoble, marié à Mlle de Leyssins, nièce de l'archevêque d'Émbrun, était l'oncle de Mlle de Mercy, seconde femme du marquis de la Tour-du-Pin.

à émigrer. Il partit à franc étrier par Chirens et le pont de Beauvoisin. Il gagna, le même soir, le village des Échelles, en Savoie, et de là, Chambéry (26 juillet 1789). Il ne se doutait guère alors qu'il ne rentrerait en France que douze ans après, ruiné de fond en comble, et encore, à la faveur d'une amnistie !

Il fut parfaitement accueilli par le comte du Tour, son ami, qui était commandant en chef de Savoie. Il apprit, par lui et par beaucoup de Grenoblois, accourus à Chambéry pour y chercher un refuge, tout ce qui venait d'être fait contre lui. Du côté de Crémieu, de Bourgoin et de la Côte-Saint-André, il avait paru un homme, se disant le marquis de la Tour-du-Pin, maréchal de camp, annonçant le prochain avènement du duc d'Orléans, et excitant les paysans à piller, à brûler les châteaux, à arrêter les nobles, et à les conduire aux municipalités. D'autre part, on avait répandu le bruit que le marquis était à Revel, avec des troupes considérables, qu'il s'avancait vers Grenoble, avec l'ordre d'affamer la ville et de la livrer au pillage ; qu'il avait avec lui le comte d'Artois, etc., etc...

Pendant ce temps, les bandes de pillards et d'assassins, ne trouvant M. de la Tour-du-Pin ni à Grenoble, ni à la Combe, allèrent le chercher jusqu'à Soyans, château perdu dans les montagnes de Saou (département de la Drôme), et fort éloigné de Grenoble et de Vienne.

Ils furent reçus par le vieux concierge, qui était un Barnavé, ancien cavalier dans la compagnie du père de M. de Montauban, et âgé de 80 ans. Ce fidèle et intrépide vieillard refusa, pendant trois jours et trois nuits, d'ouvrir les portes du château, en sorte que ces forcenés s'éparpillèrent. Quand il ne resta plus que les moins méchants des paysans, il les fit entrer et leur prouva que le marquis de la Tour-du-Pin n'y était pas plus que le frère du roi de France.

Le château de Soyans échappa à la destruction. La municipalité de Crest se contenta d'envoyer chercher les canons de bronze et de fer, ainsi que les autres armes, qui y étaient en très grand nombre.

Mais la haine des révolutionnaires était trop violente contre un homme de l'énergie de M. de la Tour-du-Pin, pour se borner à ce pillage. Le château de Soyans fut brûlé entièrement en 1793, et il n'en resta que les belles ruines qu'on voit encore aujourd'hui. Tableaux de famille, archives, meubles précieux, tout fut volé ou détruit, entre autres, une superbe copie de la madone de saint Luc, donnée, en 1678, par les habitants de Messine, au marquis René de Montauban, lieutenant général des armées et commandant en chef

de la Franche-Comté, lorsqu'il quitta la Sicile avec l'armée qu'il y avait commandée. Le château de la Chau, celui de la Combe et toutes les terres et habitations appartenant à M. de la Tour-du-Pin, dans les diverses parties du Dauphiné, furent de même pillés, et aucun de ces biens qui avaient une valeur de plus de 60,000 livres de revenu, ne rentra en sa possession. Son hôtel de Grenoble, qui était magnifiquement meublé, fut également mis à sac.

Peu de temps après son arrivée à Chambéry, le marquis, comprenant qu'il ne pouvait songer à rentrer en France de sitôt, se décida à aller, à Malte, rejoindre son frère qui était alors grand bailli de l'Ordre et général des galères de la Religion. Celui-ci, David-Sigismond de la Tour-du-Pin-Montauban, était né en 1751, au château de la Mothe-du-Caire, en Provence. Il entra dans la marine en 1766, alla, comme enseigne, en Amérique (1776), sur l'*Amphitrite*; commanda le *Flint-Castle* contre les Barbaresques, ce qui lui valut les remerciements de la ville de Marseille (1778); embarqué sur le *Sagittaire*, dans l'escadre du comte d'Estaing, il était allé aux Indes, et après un glorieux combat contre l'*Expériment*, ramena ce vaisseau anglais à Toulon, en 1780; reçu chevalier de Malte le 6 décembre 1779, et nommé lieutenant de vaisseau en 1780, il eut le commandement du brick le *Turlon*: puis, premier lieutenant sur le *Héros*, que commandait le bailli de Suffren, il fit la brillante campagne des Indes orientales d'où cette escadre, couverte de gloire, revint à Toulon, en 1784. — Il avait commandé ensuite la corvette *la Blonde*, sur les côtes du Sénégal (1784-85). — Major de vaisseau, le 1^{er} mai 1786, il prononça ses vœux pour l'Ordre de Malte, fut nommé grand'croix et général des galères de la Religion en 1788; il exerça ce commandement pendant quatre années. Déjà chevalier de Saint-Louis (1785), il fut nommé capitaine de vaisseau en 1792, mais il refusa de prêter serment à la Constitution, et fut rayé, à cette époque, des cadres de la marine, en sorte qu'il ne s'occupa plus que des fonctions de son Ordre¹.

Le marquis était arrivé à Malte le 28 septembre 1789, après avoir traversé toute l'Italie et s'être embarqué à Naples. Il avait la plus tendre amitié pour son frère, homme pieux, distingué par ses

1. V. les Actes du chapitre du grand prieuré de Russie. — Relation du bailli de Tigniè (Courrier de Londres, du 9 octobre 1798), sur la reddition de Malte. — Liste des chevaliers de Malte. — P. de Céramb, Voyage à Jérusalem, t. III. — De Courcelles, Dict. des généraux français, IX, 336.

talents, et marin renommé, qui jouissait, dans son Ordre, d'une grande considération. Aussi le marquis fut-il reçu avec joie non seulement par son frère, mais aussi par le grand maître Emmanuel de Rohan, qui avait pour le bailli une affection toute spéciale. Il obtint de ce prince la permission d'accompagner son frère dans deux *caravanes*, qu'en sa qualité de général des galères de l'Ordre, il fit sur les côtes de Sicile, de Sardaigne, de Corse et d'Italie. Partout on leur parlait des crimes qui se commettaient en France, et en revenant à Malte, ils apprirent les dangers que le comte René, fils unique du marquis, avait courus à Nancy, lors de la révolte de son régiment.

Ce jeune homme parvint à gagner Malte, à la fin de novembre 1790. Le grand maître daigna le nommer, ainsi que son père, chevalier de son Ordre, sans pour cela les empêcher « de se marier à des demoiselles de condition. »

En effet, le marquis de la Tour-du-Pin-Montauban étant revenu à Turin, puis à Chambéry, s'y remaria, le 12 mai 1791, avec Mlle de Mercy, nièce de l'évêque de Luçon, et appartenant à une ancienne et illustre famille. Peu de jours après, il fut mandé, en toute hâte, à Turin, par le marquis de Serrent, de la part du comte d'Artois, ainsi que ses aides de camp qui étaient MM. de Gramont-Caderousse et de Saint-Martial. Quand il y arriva, les princes, qu'il y avait vus, en revenant de Malte, n'y étaient plus. Il n'y restait que les ducs d'Angoulême et de Berry, avec leur gouverneur, M. de Serrent, muni des pleins pouvoirs du comte d'Artois et du comte de Provence, pour suivre les événements et donner les ordres qu'il jugerait nécessaires.

M. de Serrent lui dit :

— Voici pourquoi je vous ai prié de venir ici, Monsieur le marquis : les Princes veulent vous confier une négociation et une expédition également importantes. Il leur faut, pour cela, un commandant adroit, actif, zélé, énergique, et ayant un nom connu, et c'est vous qu'ils ont en vue. Les protestants de Nismes ont massacré les catholiques, et ceux-ci brûlent de prendre leur revanche, mais ils sont sans armes, sans munitions ; il leur en faut, et surtout il leur faut un bon chef.

Le roi d'Espagne favorisera cette insurrection. Il est vrai qu'il ne veut pas donner d'armes, de peur de divulguer ses intentions, mais il fournira poudre, balles, vivres, etc., etc.

Les catholiques, au nombre d'environ 4,000 hommes, se réuniront à Aigues-Mortes, et marcheront de là sur Nismes. Vous trouverez à Barcelone un homme de cœur et de talent, M. de Froment, qui est de Nismes,

et y a eu deux frères égorgés. Les catholiques du Languedoc ont beaucoup de confiance en lui. Vous irez ensemble attaquer les révolutionnaires. Si vous débutez par quelque succès, ce qui vous sera facile en commençant, vous serez promptement rejoints par un grand nombre de partisans de la bonne cause. Tout le Gévaudan vous attend, et il s'armera dès que vous paraîtrez. Le grand maître Rohan a beaucoup de confiance en M. le bailli votre frère, et je les crois persuadés, l'un et l'autre, que leur Ordre serait détruit si la Révolution réussissait ; nos princes connaissent d'ailleurs, depuis longtemps, la bonne et vigoureuse façon de penser du grand maître. Allez donc à Malte pour commencer ; tâchez d'obtenir 2,000 fusils, quelques pièces de campagne, des officiers et des sergents pour instruire et diriger les paysans ; puis, si vous réussissez dans cette négociation, frétez un bâtiment et amenez tous ceux qui voudront vous suivre à Barcelone, où vous vous concerterez avec M. de Froment pour entrer en campagne immédiatement.

M. de Serrent remit au marquis des instructions signées et très détaillées, et des lettres pour le grand maître et pour le capitaine général de Catalogne. M. de la Tour-du-Pin alla, sans délai, s'embarquer à Gênes, avec ses aides de camp ; mais, à cause des mauvais temps, il mit vingt jours à arriver jusqu'à Malte.

Son frère l'accueillit avec des transports de joie et le grand maître lui dit :

— Les princes ont raison de ne compter que sur eux-mêmes et sur les Français fidèles ; les grandes puissances m'ont paru, jusqu'ici, ne pas comprendre la gravité de la situation ; elles devraient se hâter d'arrêter la Révolution française et de l'étouffer ; car il faut reconnaître que ses principes plaisent et séduisent, et qu'ils sont reçus partout comme jadis le mahométisme qui, en peu d'années, fit des progrès prodigieux et se déchaina comme un vent furieux sur le monde oriental.

Au lieu de 2,000 fusils, on en embarqua 3,000, 4 canons de quatre, des obusiers, des caissons, et le tout fut mis sur les galères que le bailli de la Tour-du-Pin commandait, lesquelles, sous le prétexte de leurs croisières ordinaires contre les Barbaresques, se dirigèrent vers le nord-ouest de la Sardaigne, vers l'île Asinara, où le bailli attendit les instructions que son frère devait lui envoyer de Barcelone.

Quant au marquis, après avoir été, à Gênes et à Turin, rendre compte à M. de Serrent du succès de sa négociation, il revint à Malte, sur un gros navire marchand du port de Raguse. Il y embarqua 14 jeunes chevaliers, des sergents, des caporaux et de bons artilleurs. On peut juger, par là, de la bonne volonté qu'il rencon-

trait. C'est que, en effet, le grand maître Rohan avait un si profond attachement pour le roi et la famille royale, que quand il apprit la douloureuse nouvelle de leur arrestation à Varennes, et des outrages qui avaient accompagné leur retour, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie dont il se ressentit jusqu'à sa mort, arrivée six ans après.

On mit tant de zèle à fournir au marquis tout ce qu'il désirait, qu'il put partir au bout d'une semaine. Il arriva sans incidents à Barcelone, plein d'espoir dans le succès d'une expédition qui commençait sous de si favorables auspices et que le bailli de la Tour-du-Pin se tenait prêt à seconder énergiquement.

Mais étant venu au-devant du marquis, M. de Froment lui apprit que les choses avaient bien changé pendant son voyage : Louis XVI n'avait plus aucune liberté ; la cour d'Espagne négociait avec l'Assemblée ; le rassemblement d'Aigues-Mortes et l'insurrection du Languedoc ne pouvaient plus avoir lieu, parce que le conseil de Madrid avait résolu de s'y opposer. Enfin, M. de Serrent recommandait maintenant de ne pas provoquer de guerre à l'intérieur, de peur de compromettre la vie du roi.

Le marquis, en apprenant ces tristes nouvelles, se rendit tout droit chez le capitaine général de la Catalogne, le comte de Lascy, qui parlait couramment le français, ayant été élevé à Grenoble, au collège des Pères Jésuites. Il le reçut avec beaucoup de courtoisie, mais en lui disant à peu près les mêmes choses que M. de Froment. Il ajouta qu'il était heureux de faire sa connaissance personnelle, l'ayant désiré depuis longtemps, mais qu'il aurait préféré le voir dans d'autres circonstances, et moins accompagné. Il se fit cependant présenter les chevaliers amenés par le marquis et les invita plusieurs fois à sa table.

De longs entretiens convinquirent le marquis que le comte de Lascy partageait ses sentiments sur la Révolution française, sur ses dangers, sur l'urgence et les moyens de la combattre ; et il en reçut constamment les plus évidents témoignages de sympathie personnelle. Le capitaine général mit une grande obligeance à envoyer une felouque au bailli de la Tour-du-Pin, pour le prévenir que l'expédition n'aurait pas lieu. Le marquis avait bien compris, en effet, qu'en le traitant avec tant de distinction et d'empressement, M. de Lascy prenait sur lui beaucoup plus peut-être qu'il ne devait, et après avoir été rendre visite au vénérable archevêque d'Auch, Mgr de la Tour-du-Pin-Montauban, son cousin, au monas-

tère de Montserrat, il repartit tristement pour Gênes, avec M. de Froment et tous ceux qu'il avait amenés de Malte avec lui.

Il envoya son aide de camp, le marquis de Gramont-Caderousse, à Turin, pour prévenir M. de Serrent de son arrivée à Gênes, et lui demander ce qu'il devait faire de tous ceux qu'il amenait. M. de Serrent répondit de les diriger sur Turin, où il leur faisait préparer un établissement. Le marquis se hâta de s'y rendre, et il y arriva dans les premiers jours de septembre 1791.

M. de Serrent lui adressa les compliments les plus flatteurs sur le succès de ses négociations à Malte, sur son zèle, son activité. Il l'assura que le roi et les princes étaient très satisfaits de sa conduite et particulièrement reconnaissants du loyal empressement du grand maître. Enfin, il le loua, par-dessus tout, d'avoir conduit cette affaire assez habilement pour que l'Ordre de Malte ne fût en rien compromis, ce à quoi les princes attachaient un grand prix.

M. de Serrent lui dit ensuite que depuis l'arrivée du comte de Provence à Coblenz, la politique avait changé, qu'on ne voulait plus d'insurrections séparées ni de guerre civile; que l'empereur d'Allemagne, le roi de Prusse, les princes de l'Empire formeraient une grande armée sous les ordres d'un héros, le roi de Suède; que la noblesse française armée et les autres royalistes ne seraient point compromis : qu'on en formerait l'escorte des princes et qu'on en tirerait la nouvelle maison du roi; que rien ne pourrait s'opposer à une entrée triomphante sur le territoire français, où il n'y avait plus que désordre et anarchie.

M. de la Tour-du-Pin qui avait beaucoup de considération pour M. de Serrent, eut grand-peine cependant à dissimuler la pénible impression que de tels discours lui produisaient.

— Le voyage que vous venez de me faire faire, — lui dit-il, — si secret que vous vous plaisiez à le croire, sera connu nécessairement et vous fera perdre beaucoup de partisans dans le midi du royaume. On dira que vous vous abandonnez vous-mêmes, et que le plan que vous suivez est loin de ressembler à celui d'Henri IV. Ce qu'on se propose de faire, ce sera la conquête de la France par les Allemands et non la contre-révolution. Tous les Français craindront le sort de la Pologne et se réuniront contre les étrangers au milieu desquels ils apercevront à peine une petite poignée de royalistes. D'ailleurs, une invasion ne peut réussir, parce que chacun des coalisés aura ses intérêts particuliers qui seront différents de ceux des autres. Pour réussir, il faut fomenter des insurrections sur divers points, afin que les révolutionnaires ne sachent où marcher ni à qui répondre. Les royalistes sont en immense majorité; vous les engagez à ne rien faire, à

rester tranquilles, à souffrir patiemment le joug qu'on veut leur imposer ! Il faut, au contraire, les engager à s'armer et leur fournir des armes pour qu'ils puissent se défendre et résister ! Voici, par exemple, mon beau-frère, le comte de Prunières, un brave et loyal royaliste, qui commande à Montdauphin. Il a là le régiment d'Enghien, dont il répond, de grands magasins, une position inexpugnable qui nous rendrait maîtres des Alpes ; en Dauphiné, il y a aussi le régiment de Soissonnais qui est très bien disposé. Comment ne profitez-vous pas des ressources que vous avez sous la main ?

Vous me dites que la noblesse ne sera pas compromise, qu'elle formera l'escorte des princes. Eh ! qu'importe qu'elle se compromette ! Il le faut, au contraire. Puisque les princes sont à Coblenz, eh bien ! qu'ils y rassemblent le plus de monde possible, et à cheval surtout, parce qu'il est nécessaire de marcher vite sur Paris, de tourner les places, de s'engager sans hésiter au travers des campagnes, en combattant seulement ceux qu'on rencontrerait, et parmi lesquels il y a certainement beaucoup d'incertitude et très peu de discipline. S'il plaît aux puissances de faire des sièges et d'appuyer notre entreprise, soit ! Mais, pour réussir, c'est vous qui devez entreprendre et être en avant, et piquer tout droit sur Paris, foyer de la Révolution. Jamais, à aucun prix, il ne faut vous mettre dans la dépendance des princes ou généraux étrangers, ni les laisser diriger vos marches, vos projets, ni enfin vous réduire à ce rôle humiliant pour la noblesse française de n'être qu'une *escorte* perdue au milieu d'une grande armée !

M. de la Tour-du-Pin remit, le lendemain, à M. de Serrent, un long mémoire, dans lequel il développait ses idées avec la plus grande netteté. Il le pria de le faire parvenir aux princes. Mais, à Coblenz, on ne comprit pas cette audace, vraiment chevaleresque, qui, seule, avait quelque chance de succès !

Toutefois, le comte René s'y étant rendu, dès le mois de novembre, son père lui promit de le rejoindre à la fin de l'hiver ; mais, encore une fois, ce parti lui répugnait, parce qu'il n'avait foi que dans le système des insurrections. Il y avait, en ce moment, des mouvements très importants en Languedoc, et *le camp de Jalès* attirait particulièrement son attention.

Au mois de décembre, tandis qu'il était à Chambéry, il lui arriva une députation des habitants du Gévaudan pour lui proposer de se mettre à leur tête. Leurs plans étaient bons, un peu audacieux, mais très bien conçus. Ils avaient les moyens de s'emparer de la citadelle du Pont-Saint-Esprit, où ils auraient trouvé des armes, des canons, des munitions, et cela pouvait les rendre maîtres du cours du Rhône. A quarante lieues de là, dans le Quercy, ils devaient s'emparer du château de Sévérac, où il y avait aussi du canon. De

là, ils auraient marché sur Nîmes, où les deux tiers de la population étaient pour eux. Ils désiraient que le marquis vînt les joindre avec une centaine de dragons résolus et se mît à leur tête. Pour appuyer leur dire, ils lui remirent l'état des volontaires que chaque ville, bourg ou village de ces pays devait fournir, et de ceux qui étaient destinés à commander les compagnies.

Il se formait alors précisément au Bourget (près de Chambéry), un corps à cheval, sous les ordres du comte de Bussy, qu'on appelait *les chevaliers de la Couronne*, et qui était composé de gentilshommes et de bons bourgeois du Dauphiné, du Lyonnais et du Gévaudan. M. de la Tour-du-Pin proposa à M. de Bussy d'entreprendre, de concert, cette expédition. Ils devaient passer par Saint-Jean-de-Maurienne, la vallée de l'Oisans, les mines d'Allemont (où les ouvriers royalistes devaient leur livrer 100,000 francs en lingots), le Royannais, et traverser le Rhône à la Voulte.

Dès que tous les détails de l'expédition eurent été bien concertés, le marquis en rendit compte aux princes qui lui firent écrire immédiatement par le maréchal de Broglie, pour lui défendre, d'une manière absolue, toute entreprise de ce genre. Les députés du Gévaudan reçurent des ordres semblables. Ils se retirèrent, très mécontents, en disant que, puisque leurs princes ne voulaient pas de leur dévouement, il ne leur restait plus, à eux, qu'à *se faire révolutionnaires, tant que la Révolution durerait*.

Le marquis se décida à partir pour Coblenz par obéissance aux princes, frères du roi. Il y arriva au commencement d'avril 1792, après avoir vu le prince de Condé à Bingen.

Il y avait alors, — dit-il dans ses Mémoires, en revenant sur l'idée qui lui paraissait si claire, — soit dans cette partie de l'Allemagne soit dans les Flandres, 23,000 hommes sous les armes, gentilshommes et officiers pour la plupart, ou d'excellente bourgeoisie, dont 8,000 ayant des chevaux superbes, ce qui formait la meilleure cavalerie qui ait jamais existé, qui seule aurait alors traversé la France et renversé toutes les gardes ou troupes nationales qu'elle aurait rencontrées. Avec de pareilles troupes, on aurait réussi à tout ce qu'on aurait voulu entreprendre. Il fallait, pour cela, réunir cette brave mais petite armée, attaquer tout ce qu'on aurait rencontré, sans s'inquiéter du nombre, et passer outre en avançant toujours. Au lieu d'agir ainsi, on en forma trois corps distincts et fort éloignés l'un de l'autre ; de sorte que chacun d'eux était très faible et totalement dépendant des puissances étrangères.

A peine arrivé à Coblenz, M. de la Tour-du-Pin alla s'entre-

tenir avec M. de Calonne en qui les princes avaient beaucoup de confiance. Il fit les plus grands efforts pour lui persuader qu'il fallait changer de plans, ce qu'il était temps de faire encore. Il lui représenta que la Flandre et l'Alsace étant pleines de places fortes, les corps commandés par le duc de Bourbon et le prince de Condé seraient arrêtés par elles et deviendraient inutiles ; que le corps central commandé par les princes, étant au milieu de 40,000 Allemands, ne pourrait que suivre les ordres des généraux étrangers ; qu'il fallait laisser les Allemands faire de puissantes diversions du côté de l'Alsace et de la Flandre, grouper tous les émigrés en un seul corps obéissant exclusivement aux princes français, et se porter résolument en avant, dans la direction de Paris.

M. de Calonne combattit tous ses arguments par d'autres dont le principal était :

— Vous voulez marcher sur Paris avec 20,000 hommes ? Ce serait le comble de l'imprudence, et vous ne trouveriez pas un général de votre avis. Nous, nous voulons être sûrs de notre fait ; nous ne voulons avancer qu'avec des forces très considérables commandées par le duc de Brunswick, un homme de guerre dont tout le monde reconnaît le mérite. Le roi de Prusse lui-même servira en volontaire sous ses ordres. Avec de semblables chefs, rien ne résistera aux troupes coalisées.

C'est ainsi que le marquis, découragé, se décida à aller rejoindre le prince de Condé et sa petite armée « où il y avait plus de vrais militaires et moins d'intrigants et de spéculateurs de toute sorte. »

Nous nous bornerons à dire que l'armée de Condé, après s'être présentée, à la fin de juillet, devant Landau, passa le Rhin à Philisbourg et le remonta jusqu'à Bâle, tandis que les princes s'avançaient, par Longwy et Verdun, jusque dans la Champagne. Le duc de Brunswick, gagné par les Anglais, donna alors l'ordre de la retraite générale qui permit aux *patriotes français* de prendre une vigoureuse offensive, et d'attaquer simultanément la Flandre, le Palatinat, les Electorats ecclésiastiques, la Savoie, la Sardaigne et le comté de Nice. Les corps des princes étant revenus en Allemagne, furent licenciés. Celui du prince de Condé, cantonné près de Bâle, eut l'ordre de traverser la Forêt-Noire et de se cantonner à Willingen, près des sources du Danube.

Dès lors, la face des choses se trouva entièrement changée, et toute l'Emigration armée dont M. de Calonne et les intrigants de Coblenz présageaient naguère la marche triomphale, fut réduite à

la petite troupe du prince de Condé, dont l'abnégation et le courage héroïque ont rendu le nom légendaire. Mais le mince effectif de cette vaillante troupe rendait ses efforts absolument inutiles pour la cause du Roi et de la Monarchie.

Le marquis de la Tour-du-Pin, profitant du voisinage, alla voir, à Constance, plusieurs personnes de sa famille, entre autres deux de ses sœurs, religieuses au couvent des Colonnes de Vienne, qui avaient été chassées et qui lui racontèrent les pillages, les incendies, les meurtres et les désordres sans nom qui désolaient la France. Il apprit aussi, par elles, que tous les émigrés, dont on avait dressé les listes, étaient proscrits, et leurs biens confisqués ; qu'ils ne pouvaient rentrer en France sans être massacrés.

Appauvri par le voyage de Malte et d'Espagne qu'il avait fait entièrement à ses frais et que M. de Calonne ne lui avait pas remboursé, malgré ses belles promesses et celles de M. de Serrent, réduit à la misère par toutes ses dépenses et celles de son fils à l'armée de Condé ; il vendit son argenterie que la marquise, sa femme, lui avait envoyée à Soleure, et en tira 6,000 francs. C'est tout ce qui lui restait alors pour vivre lui-même et faire vivre sa famille.

Il n'était allé servir dans l'armée de Condé que par déférence envers les princes et par amitié pour beaucoup de ses anciens camarades. Il y restait à contre-cœur, parce qu'il avait horreur de l'alliance étrangère qu'il fallait subir. Il avait songé à transporter sa famille et les débris de sa fortune dans une contrée lointaine, et à recommencer une vie nouvelle, comme l'entreprit, peu de temps après, le comte de Gouvernet, son cousin.

Plusieurs fois, lorsqu'il était à Malte avec son frère le bailli, il avait entretenu de ce projet le grand maître de Rohan, lui parlant surtout de la Russie, de la Crimée, vers lesquelles beaucoup de Français avaient tourné les yeux, dans ce temps-là. Les lettres du grand maître prouvent que ce projet fut à la veille de s'accomplir.

A M. le marquis de la Tour-du-Pin-Montauban.

Malte, le 30 janvier 1793.

Je suis bien aise, Monsieur, d'avoir, sur les instances du bailli de la Tour-du-Pin, votre excellent frère, pour qui vous connoissez mon sincère attachement, prévenu la demande que vous me faisiez d'écrire, en votre faveur, à l'impératrice de Russie, afin d'engager cette grande souveraine à vous faire quelques concessions en Ukraine ou en Crimée. Ma lettre, à cet

égard, a dû vous être envoyée à Constance ; mais, pour votre satisfaction, vous en trouverez la copie ci-jointe ainsi que de celle que j'ai écrite en même temps, au chevalier comte de Litta, pour lui recommander de réunir ses démarches aux vôtres, lorsque vous arriverez à Pétersbourg. Je vous y désire les justes succès que vous méritez à tous égards et vous renouvelle avec plaisir l'assurance des sentiments distingués avec lesquels je suis, Monsieur, votre affectionné ami,

Le Grand Maître,

ROHAN ¹.

Copie de la lettre de S. A. Eminentissime à S. M. Impériale l'Impératrice de Russie, du 10 janvier 1793.

Madame,

Parmi les nombreux gentilshommes français qui ont quitté leur patrie dans l'espérance d'y rentrer en coopérant au rétablissement de l'autorité royale, le marquis de la Tour-du-Pin-Montauban, maréchal de camp, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à Votre Majesté Impériale, s'est personnellement distingué par sa fidélité et son attachement à Sa Majesté Très Chrétienne et à son auguste famille. Pendant le séjour qu'il fit à Malte, en 1791, auprès du bailli, son frère, capitaine général actuel des galères de mon Ordre, il me témoigna plusieurs fois le désir d'aller demander à Votre Majesté Impériale un asile dans vos États et du service dans vos armées, et, persistant dans cette bonne idée, il vient de me faire savoir qu'il partait pour Pétersbourg.

Je prie Votre Majesté Impériale de l'accueillir avec cette bonté, cette générosité qui Lui est naturelle et dont il est digne à tous égards. Son dessein est de transporter les débris de sa fortune et de s'établir à demeure dans quelque province de vos États, où Votre Majesté daignera lui faire quelque concession de territoire. Je partagerai sincèrement la reconnaissance de ce digne et brave officier général.

Je suis avec un profond respect,

Madame,

de Votre Majesté Impériale, le très humble et très obéissant serviteur,

Le grand maître,

FR. EMMANUEL DE ROHAN.

Copie de la lettre de S. A. Eminentissime au chevalier de Litta, du 10 janvier 1793.

Très cher, etc., etc., Nous avons reçu vos lettres du mois d'octobre dans lesquelles vous nous donnez l'espérance de votre retour en Italie et peut-être à Malte, où vous pouvez être assuré que nous vous reverrons

1. Lettre originale de la main du grand maître. (Archives de famille.)

toujours avec beaucoup de plaisir. Malgré cela, persuadé que vous resterez encore quelque temps à Pétersbourg, nous vous recommandons, à tout événement, le marquis de la Tour-du-Pin-Montauban, frère du général actuel de nos galères, qui, déterminé à transporter les débris de sa fortune dans une des provinces de l'empire de Russie, et muni d'une recommandation de notre part pour S. M. l'Impératrice, va lui demander la concession de quelque portion de territoire où il puisse s'établir. Nous ne doutons pas de votre empressement à procurer, autant qu'il dépendra de vous, un heureux succès à sa demande. Croyez que Nous serons sensible à tout ce que vous ferez pour lui, et que cela vous donnera de nouveaux droits à nos sentiments d'estime et d'affection ; sur ce...

Signé : ROHAN ¹.

Mais un établissement de ce genre n'avait été projeté par le marquis que comme supposant tout au moins *quelques débris* de sa brillante fortune passée, et des moyens suffisants pour subsister quelque temps et pour subvenir aux frais et aux voyages nécessaires avant de s'établir. Jamais il n'aurait eu un seul instant l'idée d'aller en Russie pour y prendre du service, comme le firent plusieurs émigrés, qui oublièrent leur patrie au point de méconnaître la France napoléonienne et de se battre contre elle dans les rangs de l'ennemi. Il voulait établir en Crimée ou dans une province méridionale de l'empire russe, une paisible colonie où il pût vivre honorablement avec sa famille, comme le comte de Gouvernet le fit aux États-Unis. Mais il ne pouvait plus y songer, et ce projet n'eut aucune suite.

Il partagea le peu qui lui restait entre ses sœurs et sa femme qui, fuyant la Savoie envahie, s'étaient réfugiées à Chiasso, dans les bailliages suisses de l'Italie. Il se résigna à retourner auprès du prince de Condé, au mois de mars 1793, avec le comte René, son fils, et le marquis de Sabran, son parent ; mais, comme il le reconnaît dans ses Mémoires : « C'est une grande faute que j'ai faite, une fausse démarche qui m'a attiré de graves désagréments et a achevé d'épuiser, sans aucune utilité, mes dernières ressources. » En effet, brouillé avec le marquis de Bouteiller, qui était major-général, et mécontent du prince de Condé, pour lequel il professait un grand respect, mais dont l'humeur brusque lui déplaisait, il était irrité, plus que jamais, de la direction donnée à la politique générale. Il l'était, en particulier, de la conduite des puissances étran-

¹. Copies annexées à la lettre autographe du grand maître de Rohan. (Archives de la famille de la Tour-du-Pin.)

gères à l'égard de cette vaillante petite *armée de Condé*. Ce qu'il ne supportait surtout qu'en rongéant son frein, c'était de voir le prince de Condé forcé de subir les caprices des ministres et des généraux autrichiens, de ne rien entreprendre qu'après s'être concerté avec eux et de n'avoir que le rôle le plus honorable mais le plus inutile, à jouer à côté de leur armée.

Il est aisé de voir la trace de son mécontentement et de deviner qu'il avait alors quelque projet qui ne fut pas agréé, dans la lettre suivante que lui répondit le comte d'Artois, au commencement d'octobre :

Hamm, le 4 octobre 1793.

J'estime fort, Monsieur, votre zèle et votre courage; mais les choses ne s'arrangent pas, à beaucoup près, comme l'imagination les conçoit. Quand il sera possible, ainsi que je vous l'ai dit, je vous ferai passer des ordres. Soyez sûr que je n'ai pas plus d'envie qu'un autre de rester en arrière, et je n'y resterai pas. Votre position au corps de M. le prince de Condé vous met dans une place utile. M. le Régent et moi, ne pouvons voir qu'avec beaucoup d'estime ceux qui y combattent pour l'honneur et le salut de notre juste cause. Il ne serait pas naturel de vous déplacer avant d'être assuré que vous pourrez être plus utile ailleurs.

CHARLES-PHILIPPE ¹.

A M. le marquis de la Tour-du-Pin-Montauban, au quartier général de Mgr le prince de Condé.

Nous ne savons pas au juste à quel projet de *déplacement* cette curieuse lettre fait allusion, mais il est aisé de lire entre les lignes que le marquis avait critiqué l'attitude du comte d'Artois et que ce prince en était quelque peu piqué. Il semble, en tout cas, que ce fut cette réponse évasive qui détermina M. de Montauban à quitter les émigrés français. Car à la fin de ce même mois d'octobre, il leur fit ses adieux et alla rejoindre la marquise, sa femme, qui était à Mindrisio, près de Lugano, avec l'évêque de Luçon, son oncle, le comte de Mercy, son frère, le marquis d'Hugues, le comte de Castellane et plusieurs autres personnes de sa famille. Pendant le séjour qu'il y fit, il eut la consolation d'avoir une fille à laquelle *Monsieur* et la princesse Joséphine de Savoie, sa femme, daignèrent servir de

1. Lettre autographe. (Archives de la famille.) — Les lettres de *Monsieur* et du comte d'Artois, en date du 23 octobre, rapportées dans l'*Histoire de l'armée de Condé*, par le marquis d'Écquevilly, sont datées de Hamm.

parrain et de marraine, ce que le prince lui annonça par la lettre suivante :

A Turin, ce 2 avril 1794.

C'est avec plaisir, Monsieur, que je serai le parrain de l'enfant dont Madame de la Tour-du-Pin est grosse. Votre constante fidélité pour Dieu et le Roy, rappelle celle de votre ayeul envers Henry IV, et je suis fort aise de trouver une occasion d'imiter ce grand Roi en vous donnant la même marque de satisfaction que votre ayeul reçut de lui. Soyez bien persuadé, Monsieur, de tous mes sentiments pour vous.

LOUIS-STANISLAS-XAVIER.

A M. le marquis de la Tour-du-Pin-Montauban, maréchal des camps et armées de S. M. T. C., à Mindrisio, bailliage suisse, en Italie, par Milan ¹.

Le marquis de Montauban fut touché de cette lettre et il s'empressa d'aller en remercier Monsieur, quand ce prince vint à Vérone. Ce n'était pas la première marque d'estime que le Régent lui donnât.

Pesant, inhabile aux exercices du corps, étranger, comme le malheureux Louis XVI, aux talents militaires, mais plein d'instruction, de réserve, de tact et d'esprit, ce prince, dont on n'apprécia que plus tard les éminentes qualités, aimait ce gentilhomme aux allures chevaleresques, un peu aventureux, un peu prompt peut-être, mais dévoué et, par-dessus tout, loyal. Il lui rendait plus de justice que le comte d'Artois.

S'il avait quitté l'armée du prince de Condé, ce n'était pas que le désir manquât à M. de la Tour-du-Pin, de continuer à lui rendre des services. Le commandeur de Fargues avait proposé à ce prince de lever un régiment de dragons, et était allé à Malte dans ce but. Les baillis de la Tour-du-Pin et de Loras le secondèrent activement en réformant d'excellents soldats de leur Ordre, que M. de Fargues engageait aussitôt. Il emmena ainsi, de Malte à Trieste, en octobre 1795, trente jeunes chevaliers et un grand nombre de soldats ; mais ces derniers, une fois hors de leur île, désertèrent pour la plupart, en sorte que ce régiment ne put être formé et fut réduit à un escadron.

Le marquis s'était occupé, dans le même temps, de recruter un corps d'Albanais, mais le prince de Condé n'accepta pas cette offre, disant qu'il préférerait compléter les corps existants avant

¹. Lettre autographe de Louis XVIII. (Aux arch. de la famille de la Tour-du-Pin.)

d'en former de nouveaux, et que, d'ailleurs, même pour cela, l'argent lui manquait ¹.

M. de Montauban y renonça aussitôt et se contenta de faire entrer le comte René, son fils, dans l'escadron de dragons de M. de Fargues, son ami.

Lorsqu'il avait rejoint la marquise, sa femme, à Mindrisio, ses ressources étaient tellement restreintes qu'elles furent bien vite épuisées. La vie qu'il menait dans ce pays si joli, si pittoresque, alors peuplé d'émigrés dont la société était fort agréable, lui aurait paru douce et acceptable, puisqu'il ne lui restait malheureusement plus rien à faire pour le service du Roi. Mais les dépenses qu'il avait dû faire pour subvenir aux besoins de sa femme, de ses sœurs qui, de Constance, étaient venues se réfugier à Bologne avec l'évêque de Grasse, et de ses autres parents réduits à la misère, avaient totalement épuisé ses dernières ressources.

Il avait déjà certainement prévenu le grand maître Rohan de son changement de résolution, au sujet de ses idées d'établissement en Russie, car ce prince ne lui en parlait même plus le 18 janvier 1794, quand il lui écrivait la lettre suivante :

A M. le marquis de la Tour-du-Pin-Montauban, maréchal des camps et armées de S. M. T. C., à Mendrisio, en Suisse.

Monsieur,

J'ai reçu, avec un véritable intérêt, les différentes lettres que vous m'avez écrites dans le cours de cette campagne aussi pénible que glorieuse pour le respectable corps d'armée dans lequel vous l'avez faite, ainsi que M. le comte, votre fils, dont les souhaits heureux, réunis aux vôtres et à ceux de Madame la marquise de la Tour-du-Pin, à l'occasion du renouvellement de l'année, m'ont été infiniment agréables. Pendant que vous avez été ambulans, je n'ai pas jugé à propos de vous répondre, pour éviter que mes lettres ne se perdissent. Je saisis donc, avec plaisir, votre arrivée à Mendrisio, pour vous témoigner la joie que j'ai de vous savoir dans le cas d'y passer agréablement l'hiver et de vous y délasser de toutes vos fatigues. J'ai vu combien vous avez été pénétré de tout ce que j'ai fait pour le bailli de la Tour-du-Pin, votre frère, surtout lorsque je lui ai conféré, selon la promesse que je vous en avais faite, la commanderie de Grâce dans le prieuré de France. S'il l'a méritée par ses services, il en a

1. Lettres du prince de Condé à M. le marquis de la Tour-du-Pin-Montauban, datées de Mülheim (28 nov. 1795), et de Brühl (29 déc. 1795). (Archives de la famille.)

également été redevable aux sentimens d'estime et d'attachement que vous m'avez inspirés et avec lesquels je suis, Monsieur, votre affectionné ami,

Le Grand Maître,

ROHAN ¹.

Malte, le 18 janvier 1794.

Quand, enfin, le marquis vit que la pauvreté allait lui interdire, ainsi qu'à sa famille, de prolonger davantage son séjour dans ce paisible asile de Mindrisio, il laissa à sa femme tout ce qui lui restait, et le 15 décembre 1794, il partit pour Malte. Ses projets étaient désormais irrévocablement fixés. L'Ordre de Malte restait encore debout au milieu des ruines qui s'amoncelaient en Europe; il allait, en humble et fidèle chevalier, se mettre résolument à son service et travailler, avec le bailli son frère, à la conservation et au maintien de cet Ordre qui l'avait généreusement admis parmi ses membres.

C¹⁰ II. DE LA TOUR-DU-PIN LA CHARGE.

(La suite prochainement.)

1. Lettre autographe du grand maître Rohan. (Archives de la famille.)